

**Le Chatelet**



**NINA-ROSA**



Th. du CHATELET



**CHARLES LINDBERGH**  
FÉRIE DE MONSIEUR  
**SACHA GUITRY**

CHATELET



**EDMÉE FAVART**  
**BACH**  
J. SORBIER  
ET  
**GÉO BURY** DANS  
**SIDONIE**  
**PANACHE**

GEORGE BASTIA

du CHATELET

châtelet

ANDRÉ BAUGÉ - BACH  
SIM-VIVA ET LA DANSEUSE MITTY



DANS  
**Nina-Rosa**  
OPÉRETTE À  
LIVRET DE MOUÉZY-SON  
MUSIQUE DE  
GRAND SPECTACLE  
LYRICS DE A. WILLEMETZ  
DE ROMBERG

CHATELET

ANDRÉ BAUGÉ - BACH  
ROBERT DAN  
**LE PIRATE**  
(THE NEW MOON)



A 10h 30  
LE COMBAT  
NAVAL

CHATELET

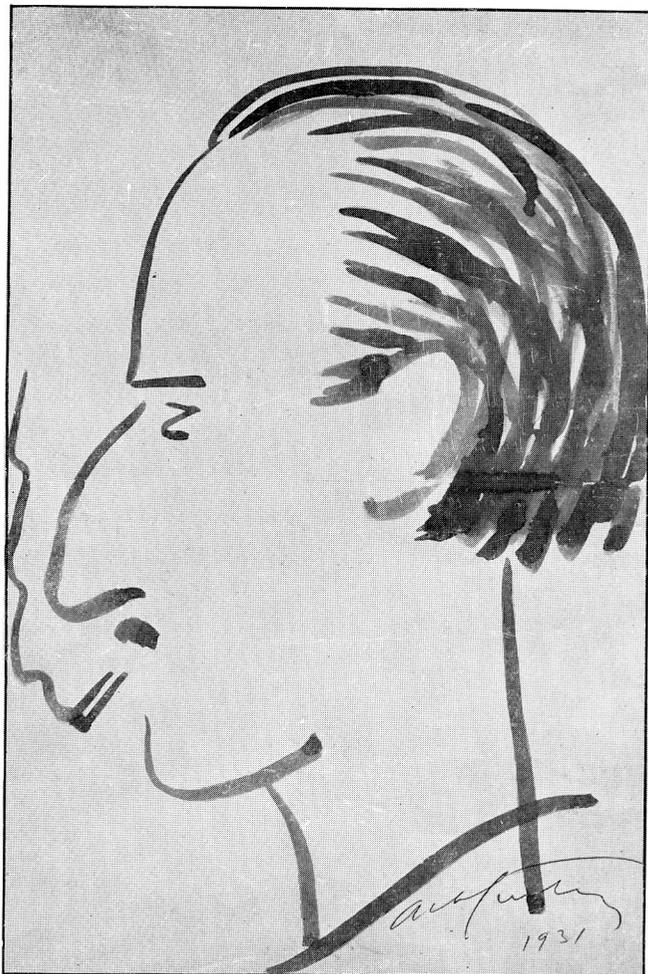


**MISSISSIPPI**  
**SHOW BOAT**

Les  
GRANDS SUCCÈS

du  
CHATELET

# VARIATIONS SUR L'OPÉRETTE



Albert WILLEMETZ  
par SACHA GUITRY

Dans toute phrase, il faut un sujet, un verbe et un complément.

Dans toute opérette, il faut également un sujet, un verbe : la musique, et un complément : la distribution.

Le choix d'un titre pour une opérette est d'une grande importance. Les librettistes ont commencé par utiliser tout le calendrier : *Véronique, Nanette, Ciboulette, Nitouche, Clairette, Helyett, Sidonie, Nina-Rosa.*

Après épuisement, ils se sont rabattus sur les diminutifs : *Phi-Phi, Dédé, Lulu, Riri, Pépé, etc...*

Puis, ils trouvèrent ingénieux de recourir aux épithètes : « petit » a donné *Le Petit Faust, La Petite Bohême, Les P'tites Michu, Le Petit choc, La Petite Fonctionnaire, La Petite Bonne d'Abraham.*

« Grand » a fourni : *La Grande Duchesse, Le Grand Mogol, Le Grand Casimir.*

« Beau » et « belle » : *La Belle Hélène, La Belle de New-York, Le Beau Brummell.*

La classification par famille a donné aussi d'heureux résultats : *La Fille de Madame Angot, La Fille du Tambour-Major, La Fille du Far-West, La Fille du Régiment, La Fille de Paillasse, L'Oncle Célestin.*

Il y a eu aussi les titres par titre de noblesse : *Le Roi de Carreau, Le Roi des Vagabonds (Vagabond King), Le Roi Pausole, Le Petit Duc, Princesse Dollar, Le Comte de Luxembourg.*

La vie conjugale a enfin son triptyque : *La Petite Mariée, La Divorcée et La Veuve Joyeuse.*

Le cadre, c'est-à-dire l'époque ou le pays dans lesquels évolue l'opérette, n'a pas moins d'importance : le Moyen-Age, le Directoire, 1830 et le Second Empire, la Grèce, la Chine, l'Espagne, l'Inde et le Mexique ont été largement mis à contribution ; les palais, les places publiques, les casernes, les couvents et les prisons également.

Les « vrais » sujets d'opérettes sont généralement les plus invraisemblables.

Les costumes les plus riches ne peuvent pas faire passer un sujet pauvre.

L'amour et la virginité constituent presque toujours le nœud de l'action.

C'est dans l'opérette que se sont réfugiées les dernières jeunes filles.

L'art suprême du librettiste est de s'arranger pour que des individus de races, de conditions, de caractères et d'avis différents expriment les mêmes sentiments dès qu'ils se mettent à chanter ensemble, car le chœur a des raisons que la raison ne connaît pas.

Si la prudence est mère de la sûreté, l'indulgence est sûrement la grand'maman de l'opérette :

Les déguisements, les travestissements, les anachronismes, les calembours, les répétitions, les éisions, les enjambements, tout lui est permis.

La musique fait tout pardonner : c'est la sauce qui fait passer tous les poissons.

Une partition est une addition de numéros ; le compositeur pose vingt airs et le public en retient deux.

Un refrain ne peut être immédiatement populaire que si le public l'a déjà dans l'oreille.

Les compositeurs sont des peintres qui s'adressent à l'oreille. Les sept notes dont ils disposent correspondent aux sept couleurs de l'arc-en-ciel. Le clavier du piano c'est leur palette. Comme les peintres, ils procèdent par touches ; comme eux, ils font des symphonies.

Il y a certains couplets d'André Messager qui font penser aux plus admirables croquis de Greuze. Les valse de Franz Lehar rappellent la manière enveloppante des drapés de Boldini. Yvain a des raccourcis de Forain. Honegger s'apparente à Van Gogh, et Poulenc à Modigliani. Joseph Szulc n'est pas loin de Bonnard. Les chansons de Reynaldo Hahn ont la demi-teinte des nymphéas de Claude Monet. Offenbach a le mouvement endiablé de Gavarni.

Ce qui joue le plus grand rôle dans l'opérette, après le sujet et la musique : c'est la jeunesse.

Autrefois, l'orchestre jouait, les jeunes premières chantaient ; aujourd'hui, l'orchestre chante et les chanteuses jouent.

Il est préférable que l'orchestre soit caché : un chef ne doit pas montrer sa cuisine et un artilleur doit masquer ses batteries.

Quand une affiche porte « orchestre de soixante exécutants » c'est que, généralement, ils sont moins de trente.

Ce serait une erreur de croire que la musique nègre n'est faite que de noires ; elle comporte aussi des notes blanches.

Un bon fox-trot rapporte souvent davantage qu'un bon fox-terrier.

Le finale commence généralement à l'instant même où l'action finit.

De nos jours, on n'arrive jamais pour l'ouverture ; il semble qu'elle ait été uniquement faite pour les ouvreuses.

*Albert Willemetz*

# NINA ROSA



"LA RUMBA" sur la place publique de Cuzco

Ph. Henri Manuel



BACH (Pierrot) et les Girls

Ph. Henri Manuel

# ANDRÉ BAUGÉ



ANDRÉ BAUGÉ  
sur son Yacht à St-Tropez

Ph. X

Mon cher  
Lehmann,

Je vais, simplement, te conter ce qui m'advint au cours d'un de ces congés que tu m'accordes avec tant de parcimonie.

J'étais à Saint-Tropez — San Troupé, comme ils disent là-bas. Ce coin me plaît. Une mer bleue, quelques oliviers, une quinzaine de cyprès, autant d'eucalyptus et de rente mimosas. Des cigales qui font « zonzon » jusqu'à ce que Dieu, leur chef-machiniste, fasse tomber le rideau de la nuit sur leur chant et leur dise : « A demain. Il y aura

matinée et soirée. Je vous payerai votre cachet après-demain... peut-être. »

San Troupé. C'est là où je vais chasser le « fauve ». On l'y trouve, débonnaire. Sans crinière hirsute ni rugissement, il n'y diffère des autres humains que par la toile, vierge souvent, des fois barbouillée, qu'il promène sous son bras. Il se propose mille choses qui inquiéteront l'école de Barbizon, de Paris même, mais ne mord pas, même pour s'amuser. Je l'y trouve à ma taille et Tartarin, s'il vivait encore, ne prendrait même pas le bateau.

A San Troupé, là, je ne chante pas. J'y reprends ma revanche et deviens auditeur.

Connais-tu San Troupé ? Une bourgade de pêcheurs qui ne pêchent pas ou si peu — un mensonge par ci, par là ! Quelques bicoques roses, des remparts, de grands platanes, un soleil qui paraît ne pas avoir servi tant il brille neuf, de la solitude, juste ce qu'il faut pour faire de ce pays un coin où l'on se plaît.

Tu me promis, l'an dernier, de m'y venir trouver. Je ne t'en fais pas reproche, mais tu ne vins pas.

C'est en l'attendant, un matin, que je rencontrais sur la grand-place un brave homme occupé à une grave besogne. Proche lui, deux roulettes qui semblaient, vraisemblablement, tenir lieu, l'une d'appartement, l'autre de magasin à décors. Un confrère, quoi.

Il avait, pour son séjour, jeté son dévolu sur le coin le plus ombreux et le plus agréable du pays et, fredonnant ses rôles, il préparait, sous les platanes, le programme de la semaine. Son pinceau à la main il travaillait avec application.

Des titres qui m'étaient familiers promettaient aux « San-Troupézans » des soirées à faire courir tout Paris et, même, eux-mêmes : Robert le Pirate que je chantais pour toi, au Châtelet, il y a trois ans, Beaucaire, qui évoquait en moi les soirées de Marigny, et un Barbier universel.

J'étais là, en pull-over court, contemplant mon homme. Un moment, il daigna se retourner vers moi, et voyant

le visage glabre auquel sont voués les gens de ma condition, me dit dans un accent effroyablement aillé :

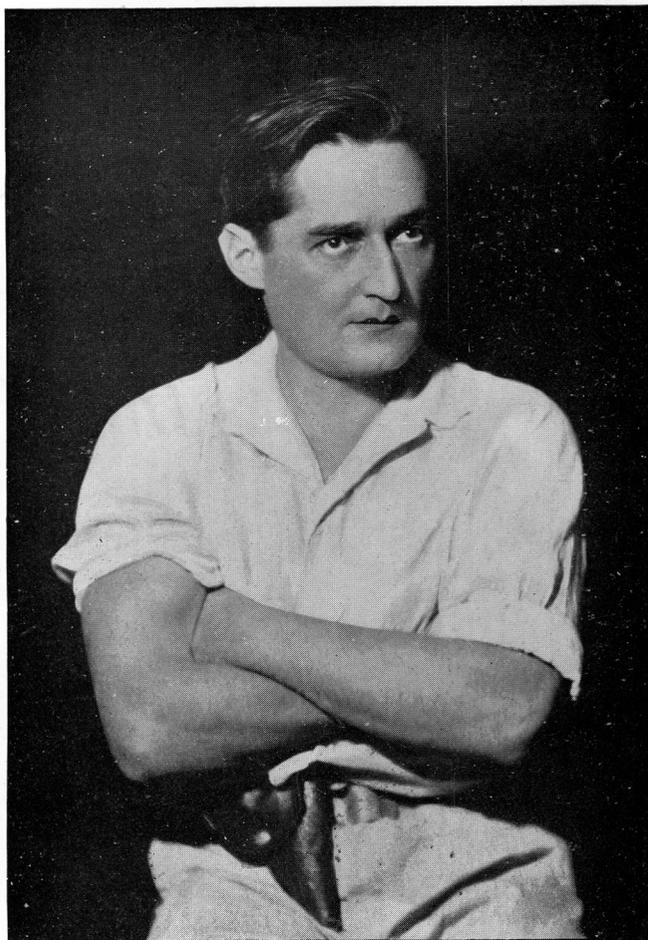
« Vous êtes artiste, Monsieur ?  
« Oui, Monsieur.  
« Et quel genre ?  
« Je chante, Monsieur.  
« Ah, vous chantez. Et où ça, sauf « indiscrétion » ?  
« A Paris, Monsieur.  
« A Paris. Et sous quel nom ?  
« Le mien : André Baugé.  
« André Baugé... »

Un peu surpris mais, néanmoins, n'ayant pas fait abandon de son impassibilité, mon homme appela sa femme. Elle apparut au faite de sa petite échelle à cinq marches, une casserole à la main.

« Mariette, regarde, voilà le monsieur qui chante « mes » rôles à Paris. »

Ceci, mon cher Lehmann, est aussi vrai et aussi contrôlable que Moïse franchit à pied sec la Mer Rouge, mais peut-être un peu moins sûr que je suis ton ami.

André BAUGE



Ph. Henri Manuel

ANDRÉ BAUGÉ  
dans NINA ROSA



Ph. Henri Manuel

Mlle SIM-VIVA dans le rôle de NINA ROSA



Ph. Henri Manuel

M. BARROY et Mlle MONIQUE BERT



Ph. Henri Manuel

NINA ROSA frappe JACK pour lui éviter la mort

# B A C H

Cette petite histoire, d'ailleurs rigoureusement authentique, s'est passée à Lyon.

C'était au bon temps de ma prime jeunesse. Etoile encore d'assez faible grandeur, je n'avais alors pour tout bagage qu'un petit tonneau dans lequel j'enfouissais pêle-mêle vêtements de ville, de scène, maquillage, etc. Je n'avais qu'à pousser mon tonnelet devant moi, de la gare jusqu'au théâtre, et j'évitais ainsi, sans fatigue, un transport de bagages toujours onéreux pour mes faibles ressources.

Je venais donc de débarquer, avec mon tonneau, dans la capitale du Beaujolais, quand le hasard me mit en présence d'un ex-copain de lycée, avocat célèbre depuis, qui venait précisément de s'inscrire au barreau de Lyon.

Quand il sut le genre de carrière auquel je m'étais adonné, il eut une inspiration soudaine :

— Le Barreau lyonnais convie ses membres à une soirée récréative samedi prochain. Le bâtonnier est un de mes amis. Je vais te faire inscrire au programme.

C'est ainsi que le samedi suivant je me présentais, à l'heure dite, dans les vastes salons d'un palace de la place des Terreaux.

J'y fus reçu très gentiment par le bâtonnier :

— Nous commençons par une partie de ciné. En attendant, me dit-il, vous allez vous mettre en rapport avec votre accompagnateur. Tenez, voyez-vous, c'est ce grand monsieur que vous apercevez, là-bas, au buffet.

Je me dirigeai vers le personnage désigné qui semblait, pour l'instant, fort occupé à s'ingérer des biscuits judicieusement imbibés de champagne.

C'était un type d'assez « mi-teuse » allure : cheveux en queue de comète, l'air plutôt famélique, trois poils follets au menton, et avec ça des yeux inquiets et doux de dromadaire.

— C'est vous le pianiste ? demandai-je.

— Euh... Euh...

— Comme je dois chanter quelques chansonnettes tout à l'heure, voulez-vous voir mes musiques ?

Les yeux du dromadaire se firent plus inquiets, puis s'étant assuré que nous étions bien seuls :

— C'est bien moi le pianiste, me confia-t-il, mais je ne sais pas jouer du piano.

— Quoi ?

— Je ne sais pas jouer du piano, je suis placier en soutien-gorges. Le pianiste qui devait jouer ici ce soir est malade. Comme c'est mon voisin de palier, il m'a dit : Il y a trente balles à gagner... Tu te débrouilleras bien... tu tapoteras comme tu pourras... pas trop fort... laisse les voix couvrir le piano.

— Mais alors, maëstro... comment vais-je faire ?

— Bah ! vous direz des monologues.

— Et les autres artistes ?... Je ne suis pas seul à chanter.

— Ils diront des monologues aussi.

Le cinéma venait de finir. Quelqu'un vint m'appeler :

— A vous, monsieur Bach ?

Je me précipitai et me mis à remplir la salle de mes sonorités purement verbales. Tout se passait pour le mieux et mon pianiste m'adressait déjà des petits sourires de gratitude quand un brouhaha flatteur se fit entendre dans la salle. On saluait l'entrée de la première basse noble du Grand Théâtre de Lyon.

En trois bonds il était au piano... et d'un geste à la fois élégant et vainqueur, le voilà qui plante sur le porte-musique la Cavatine de *La Juive*.

Le maëstro (?) devient terreur comme un soulier de jardinier... pousse un grand cri et s'effondre à grand fracas sur le parquet.

Rumeur, tumulte, tout le monde se précipite au secours du malheureux... Je veux lui donner de l'air. J'arrache son faux-col. Hélas ! j'arrache en même temps son plastron de chemise et sa poitrine apparaît, rachitique et velue.

— Ce pauvre homme tombe d'inanition, s'écrie le bâtonnier. Et prenant un bil-

let de cent francs, il le glisse dans la poche du pauvre diable en disant : Faites-le descendre tout doucement, le grand air lui fera du bien.

Avec mille précautions nous accompagnâmes notre « accompagnateur » jusqu'à la sortie. A ce moment celui-ci rouvrit les paupières et me regardant avec des yeux... des yeux qu'eût envié Godefroy de Bouillon, il me dit :

— Hé, dis donc, vieux, crois-tu que je l'ai échappé belle !...



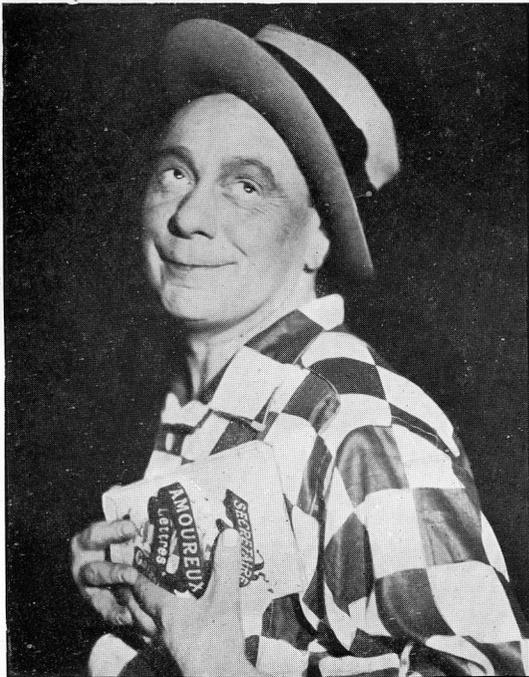
BACH  
à la ville

Studio V. Henry



Ph. Henri Manuel

**LA PETITE LUZIA**  
**ÉTOILE DES ENFANTS**  
**(9 ANS)**



Ph. Henri Manuel

BACH dans NINA ROSA



Ph. Henri Manuel

MONIQUE BERT dans NINA ROSA



M. JEAN LEGRAND



Mlle SIMONE LENGRET



L'ENSEMBLE DES PETALES : LES GIRLS DE MISS DUNCAN

Photos Henri Manuel



Mlle GERMAINE MITTY



Miles PERCIN et VASTY  
Danseuses Etoiles



LE MARIAGE : FINAL BLANC & JAUNE

Photos Henri Manuel

# UNE ONDULATION MOUVEMENTÉE

*Le salon de coiffure à bord du Valparaiso, paquebot sur la ligne de Buenos-Ayres. Le bateau roule terriblement. Par les hublots du fond, on aperçoit la mer qui augmente de violence au cours du tableau.*

UN PASSAGER, entrant, à Olive, patron-coiffeur, qui est en scène. — Dites, Monsieur Olive, êtes-vous libre pour une coupe de cheveux et une barbe ?

OLIVE. — Si je suis libre ? Je pense bien que je suis libre... Avec cette saleté de gros temps, tous les passagers du Valparaiso sont couchés dans leurs cabines... (Designant un siège.) Installez-vous là, Monsieur... Ils sont ravagés par le mal de mer... Ils rendent tripes et boyaux.

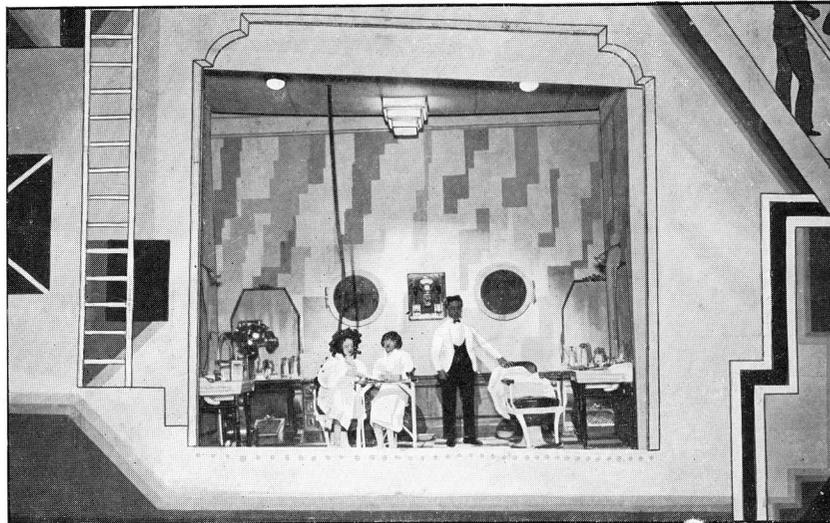
OLIVE. — Oui... Je vois... Vous commencez à ramener... Ah ! dame, n'est-ce pas, on ne peut pas être et avoir été... (Il est secoué par un hoquet.)

LE PASSAGER. — Ouye ! Faites attention... Vous m'avez coupé l'oreille...

OLIVE. — Ce n'est rien... ça saigne à peine. Et même c'est bon pour vous qui avez un tempérament trop sanguin ! (Nouvelle secousse. Il coupe une énorme mèche de cheveux sur la tête du passager.)

LE PASSAGER. — Qu'est-ce que vous faites ! Vous enlevez tout !

OLIVE. — C'est exprès... Je vous coupe les cheveux aux en-



Ph. Henri Manuel

LE PASSAGER. — Moi, je ne suis jamais malade.

OLIVE. — C'est que vous n'êtes pas un tellectuel... Il paraît que plus on a le cerveau développé, plus on souffre... Moi, je souffre terriblement...

LE PASSAGER, le regardant. — En effet... Vous êtes vert !

OLIVE. — Je vous prie de croire que ce n'est pas ma couleur naturelle... D'habitude, j'ai une carnation éblouissante !

LE PASSAGER, inquiet. — Dites donc, quand vous êtes malade... votre main ne tremble pas ?

OLIVE, indigné. — Qué ! trembler ! Monsieur, personne ne peut se vanter d'avoir vu trembler Olive... C'est une question d'énergie morale... (Il commence à couper les cheveux de son client.) Evidemment, mon estomac peut trahir ma volonté et se décharger subitement... Mais sans trembler...

LE PASSAGER. — Hé la... C'est moi qui tremble, à présent... Si vous sentez venir la... trahison de votre estomac... Vous me préviendrez un peu avant ?

OLIVE. — Je tâcherai, Monsieur... Vous avez une belle chevelure !

LE PASSAGER. — Rafraîchissez-la seulement... Et très peu sur le dessus...

fants d'Edouard... C'est plus distingué que votre brouissaille.

LE PASSAGER. — Dites donc, est-ce que vous vous fichez de moi ?

OLIVE. — Mais non, Monsieur... C'est ce sale roulis qui m'empêche de vous figoler comme je voudrais... Enfin, je vais toujours vous raser.

(Il brandit un énorme rasoir.)

LE PASSAGER, se levant épouvanté. — Inutile... Je vous remercie ! (Lui donnant de l'argent.) Voilà pour ma coupe de cheveux...

OLIVE. — Mais, Monsieur, voyons !... Laissez-moi vous finir...

LE PASSAGER. — Merci ! Je préfère continuer à vivre ! Adieu !... (Il sort précipitamment.)

OLIVE. — C'est malheureux de se crever la peau pour des petites natures comme ce client-là !

HÉLÈNE, entrant. — Bonjour, Monsieur. Pourriez-vous me faire une « indéfrisable ».

OLIVE. — Pour la permanente. Certainement, Mademoiselle. J'ai fait installer sur le Valparaiso un appareil de mon invention. Vous permettez que je l'essaye pour voir si l'appareil fonctionne bien. (Indiquant un siège.) Veuillez vous asseoir ici... (Il montre le casque.) Quant une cheve-

lure féminine émerge de ce casque, elle est ondulée pour la vie entière!.. Ça tient plus de quinze jours! Voilà! J'emprisonne vos mèches... Quand ce sera fini, je donnerai le courant et l'électricité fera le reste... Vous n'aurez plus qu'à rester là, bien tranquille... Sans remuer la tête sur-tout!.. Si vous avez envie d'éternuer, vous me le dites, et je vous mouche!..

HÉLÈNE. — Je vous remercie... Dites-moi... Avez-vous une manucure?

OLIVE. — Je pense bien que nous en avons une! Et une de Paris, encore! Je vous l'appelle?

HÉLÈNE. — S'il vous plaît...

OLIVE, *appelant*. — Mademoiselle Bichon!

EMMA, *entrant en chancelant*. — Patron...

OLIVE. — Une cliente pour vous...

EMMA. — Ah! bon! C'est bien ma veine!

HÉLÈNE. — Ça vous ennuie de me faire les mains?

EMMA. — Oh! non, Mademoiselle!.. Ce qui me chiffonne, c'est ce sale roulis... (*Hoquet*.) rapport à mon estomac!..

OLIVE. — Ah! Je vous en prie, Mademoiselle Bichon... Réfrérez-vous!

EMMA. — Me réfrérez... Vous en avez de bonne, Monsieur Olive! Est-ce que vous vous réfrérez, vous, quand vous avez le mal de mer?

OLIVE. — Moi, je suis le patron! Et puis je suis capable d'une résistance féroce tant que je n'ai personne de malade à côté de moi... Mais si quelqu'un se met à compter son linge en ma présence... Alorsse, bon Diou! c'est fini! Je me le compte aussi et c'est épouvantable!

EMMA. — Vous pensez bien que si je compte mon linge, comme vous dites, ça ne sera pas pour mon agrément! (*Elle s'installe pour faire les mains d'Hélène*.) Vous ne craignez pas la mer, vous, Mademoiselle?

HÉLÈNE. — Non! Pas du tout.

EMMA. — Vous avez de la chance! (*Hoquet*.) Moi, j'adorerais les traversées s'il n'y avait pas la mer!

HÉLÈNE, *souriant*. — Il ne faut pas trop demander.

EMMA. — Là! Si vous voulez tremper cette main... Vous permettez que je suce un peu de citron? Ça ne va pas fort!..

OLIVE, *à Emma*. — Moi, rien que de vous regarder à chaque coup de roulis, je sens mon foie qui remonte et ma rate qui descend!..

EMMA. — S'ils finissent par se rencontrer, ça fera un mariage!

OLIVE, *tournant un commutateur*. — Là... C'est fini... Je donne le courant... (*A Hélène*.) Quand vous sentirez que ça chauffe la tête, vous m'appelerez, je baisserai le levier pour éteindre ma lanterne bleue... En attendant, je vais m'étendre un peu... Sur le dos, je me défends mieux... (*Coup de roulis*.) Oh! Sainte Mère! A quoi ça sert d'être si bien nourri sur cette saleté de bateau!

(*Il sort en titubant*.)

HÉLÈNE, *riant*. — Pauvre coiffeur!

EMMA. — Au moins, quand il est malade, il ne songe plus à me faire la cour... C'est toujours ça de gagné!

HÉLÈNE, *indifférente*. — Ah!

EMMA. — Oh! le patron n'est pas le seul! Depuis le commencement de la traversée tous les garçons du bord ont voulu me faire du boniment... Depuis le second mécanicien, jusqu'aux aides de cuisine, en passant par les sou-tiers, mais barca! Avec moi, rien à faire!.. Je suis fidèle, moi, Mademoiselle! Fidèle à l'homme que j'aime! Mon fiancé, un nommé Pierre Loustot, qui est contremaître dans des mines d'or... au Pérou...

HÉLÈNE. — Au Pérou!.. Tiens...

EMMA. — Vous connaissez ce patelin-là?

HÉLÈNE. — Je vais le connaître... C'est là que je me rends...

EMMA. — Comme ça se trouve!.. Eh bien, moi, c'est là que j'irai... quand j'aurai les moyens...

HÉLÈNE. — Quels moyens?

EMMA. — Je suis partie sans un sou... Là-bas, il faudra que je fasse pas mal de mains et même de pieds, bien que les pieds ça me plaise moins, pour payer mon voyage jus-qu'au Pérou!

HÉLÈNE. — Mademoiselle Emma Bichon, vous m'intéressez beaucoup.

EMMA. — Mademoiselle est trop bonne.

HÉLÈNE. — Je vais précisément retrouver mon frère au Pérou... à Cuzco... Il est ingénieur à la Craig's limited Company...

EMMA. — C'est dans cette « limited » là que mon pierrot est engagé comme contremaître... Pierre Loustot qu'il s'appelle... et Pierrot, pour moi toute seule.

HÉLÈNE. — Eh! bien, si vous le voulez, je vous emmène à Cuzco... J'ai besoin d'une femme de chambre... Je vous prends à mon service, je vous donne de beaux gages et je vous défraie de tout...

EMMA, *enchantée*. — C'est le rêve... Mademoiselle est un ange du bon Dieu... (*Elle lui embrasse les mains et chancelle*.) Oh! là! là!

HÉLÈNE. — Qu'avez-vous?

EMMA. — J'ai eu tort de remuer!.. (*Hoquet*.) Ça va mal!.. Heureusement que Mademoiselle n'a que deux mains... J'aurais pas pu lui faire la troisième...

HÉLÈNE. — Ça ne fait rien, laissez-moi, mais appelez le coiffeur pour qu'il m'enlève cet appareil... Il commence à chauffer terriblement...

EMMA, *d'une voix mourante*. — Oui, Mademoiselle... (*Elle se lève en titubant, et appelle*.) Monsieur Olive... Monsieur... (*Hoquet*.) Olive!.. (*A Hélène*.) Il faut que je m'étende... Je n'en peux plus!..

(*Elle s'allonge sur deux chaises*.)

HÉLÈNE. — Pourvu que ce coiffeur vienne! J'ai la tête en feu!

OLIVE, *entrant en se trainant de droite*. — Qu'est-ce qu'il y a?

HÉLÈNE. — C'est fini... Vous pouvez me délivrer...

OLIVE, *s'approchant péniblement*. — Je peux!.. Je peux!.. Vous en parlez à votre aise, vous! Comme tous les gensses qui ne sont pas malades!.. (*A Emma*.) Qu'est-ce que vous faites, vous, la manucure... Dans cette position?

EMMA. — Si on vous le demande!.. (*Brusquement elle empoigne un petit récipient en cuivre et, dos au public, elle est secouée de mouvements spasmodiques*.)

OLIVE. — Mon Dieu!.. Voilà qu'elle compte son linge!.. Il ne manquait plus que ça!

(*Il saisit un autre récipient et se livre à la même mimique*.)

HÉLÈNE. ... Coiffeur!.. Otez-moi ce casque, voyons!.. Ça me brûle!.. Coiffeur!.. Mademoiselle Bichon!.. (*Olive et Emma font signe qu'ils ne peuvent bouger*.) Mais c'est fou, voyons!.. Mes cheveux vont prendre feu! Au secours!

(*Olive et Emma se lèvent péniblement en même temps. Un violent coup de roulis les jette sur Hélène qui tombe de son tabouret, pendue par les cheveux, et pousse des cris aigus*.)



A. Houézy-Eoy

# LES PRINCIPAUX AIRS

## NINA - ROSA

FOX-BALLADE CHANTÉ

de l'opérette "NINA-ROSA"

Création ANDRÉ BAUGÉ

REFRAIN

*P-mf*

Ce qu'elle a, je n'en sais rien,  
Mais je l'aime et  
je sais bien Qu'il n'y a pas un sou-rire,

*cresc. ed espr.*

## Les femmes sont perfides

(Serenade of love)

TANGO CHANTÉ

de l'opérette "NINA-ROSA"

Création ANDRÉ BAUGÉ

*fp a tempo*

Ah! — combien per-fi-des sont les  
fem-mes! Ah! — comme elles savent nous  
men tir! — Ah! — combien l'amour est chose in-fâ-  
a tempo — me!  
Rien, — rien ne nous fait au-tant souf-frir!

## Toutes les roses

(Your rose)

MÉLODIE

de l'opérette "NINA-ROSA"

Création ANDRÉ BAUGÉ  
et SIM-VIVA

*mf a T°*

Vois-tu, là-bas, ô! splendide a-po-thé  
- o - se, Le nid charmant  
*accél. e cresc.*  
qui ver-ra nos plus beaux jours? — Dans la haie de roses Sui-

# DE NINA-ROSA

*ff molto rall*

vons le par cours Que nous a tra -  
- cé l'a - mour - mour

## Un seul regard

(Your smiles, Your Tears)  
VALSE CHANTÉE

de Popérette "NINA-ROSA"

Création ANDRÉ BAUGÉ  
et SIM-VIVA

*a T°*  
*p-mf*

Un seul re - gard suf -  
- fit, un jour, Pour voir com -

- bien l'on s'aime, - Car c'est le re flet même  
De l'âme et de l'a - mour.

## C'est mon premier amour

(My first Love - My last Love)  
SLOW-FOX CHANTÉ

de Popérette "NINA-ROSA"

Création ANDRÉ BAUGÉ  
et SIM-VIVA

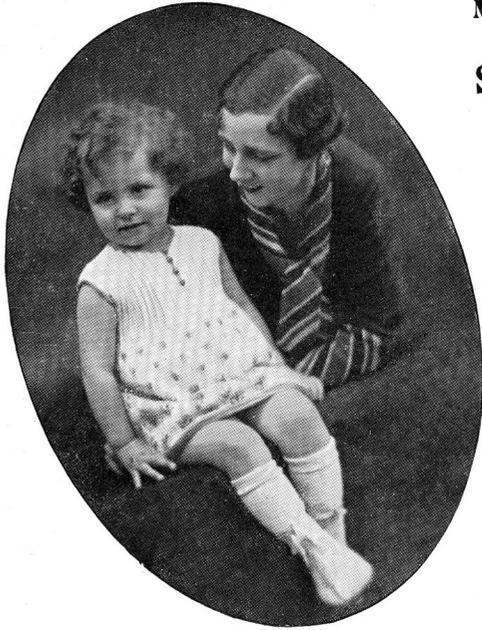
*a T°*

C'est mon pre\_mier a - mour,  
ma pre - miè - re fo - lie

*poco allarg*

Ce\_lui qui me tient pour tou - jours, Et cet a\_mour profond  
*cresc.*  
se\_ra toute la vie Mon dernier, mon seul a - mour - mour

**Mademoiselle  
SIM - VIVA**



Les joies de la Famille  
Mlle SIM - VIVA  
Sa plus jolie création

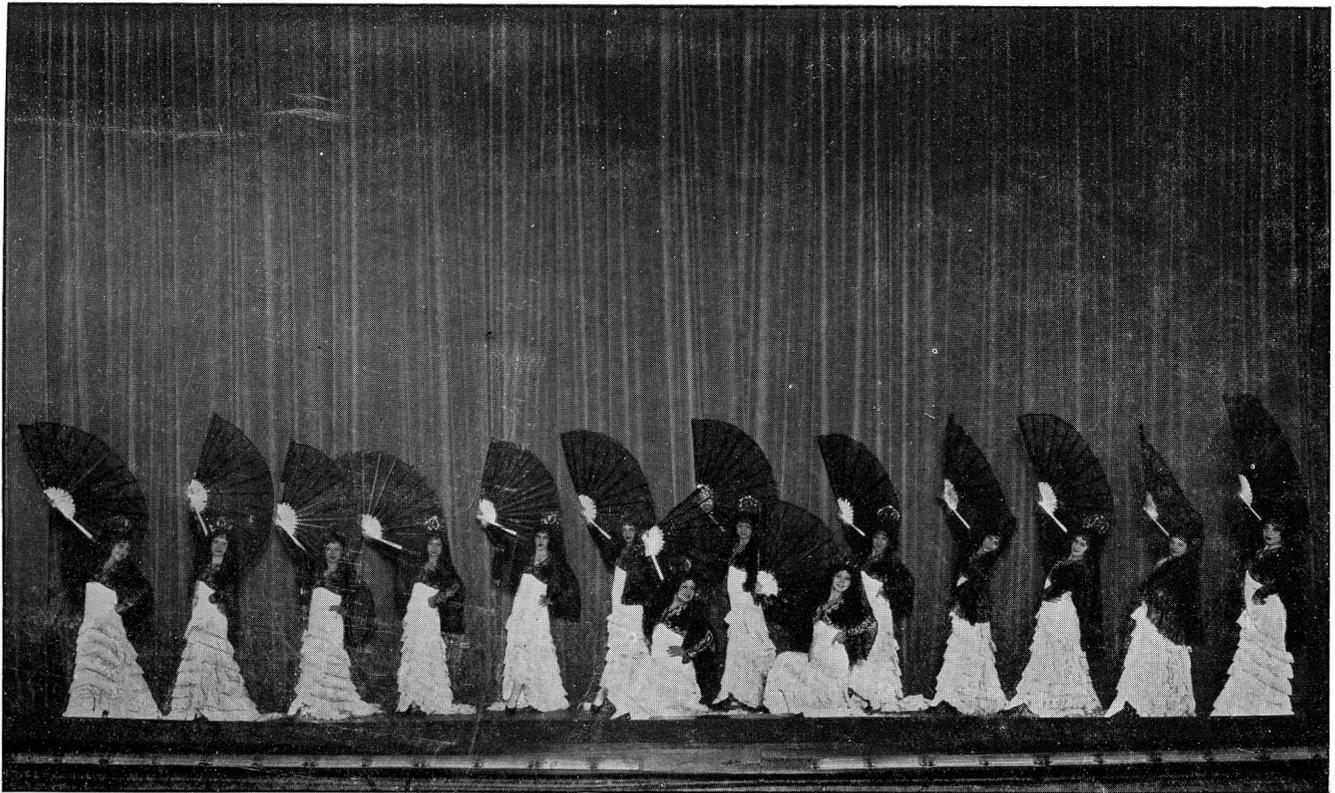


Mlle SIM - VIVA  
dans  
le rôle de NINA ROSA



Photos Henri Manuel

Un des ensembles de NINA ROSA



Ph. Henri Manuel

Le Flamenco aux éventails  
(divertissement de M. WELTCHEK)



Ph. Henri Manuel

Le "Drill" des Gauchos

# É V O L U T I O N . . .

par Maurice LEHMANN, Directeur du Châtelet

La tâche de directeur du Châtelet n'est pas aisée. Sa responsabilité est grande.

Il est chargé d'intéresser, d'instruire, d'amuser la jeunesse française, et il ne doit pas, — sous peine de mort, — rebuter les parents.

Bien souvent, une soirée au Châtelet constitue la première soirée nocturne du jeune homme ou de la jeune fille. L'impression marquera dans la vie du futur citoyen: il importe donc que cette impression soit bonne. Poser le problème n'est pas le résoudre.

Que faut-il, pour plaire à toutes les catégories de spectateurs, pour satisfaire les petits et *les grands*, qui avaient été un peu négligés dans ce théâtre jusqu'à présent?



M. Maurice LEHMANN dans son bureau

Ph. X

A la base, un bon livret, — des situations dramatiques et gaies, — pas arbitraires, surtout; attention au sens critique, si éveillé de la jeunesse! De beaux ensembles, de magnifiques costumes, des couleurs harmonieuses (il ne faut pas fausser le goût des jeunes gens), de beaux chanteurs, — pour les parents, — une musicalité suffisante dans le spectacle et une bonne dose de bonne humeur sur tout cela: voilà des éléments de succès dans la pièce du Châtelet.

L'évolution de ce théâtre a commencé avec *Lindbergh*, de Sacha Guitry. Rappelez-vous les évocations poétiques des « éléments déchainés » des « péchés capitaux ». Puis ce furent successivement *Mississippi (Show Boat)* avec la musique exquise de Kern. Qui n'a fredonné *Ol' Man River?* l'émouvante complainte nègre... Puis *Robert le Pirate*, fastueuse opérette dont André Bauge fut le héros. Enfin, *Sidonie Panache*, que 550 fois Edmée Favart et Bach conduisirent au succès.

Cette année, c'est *Nina-Rosa*; cette fois, nous avons essayé de tout réunir: musique d'opéra-comique, chorégraphie de toutes sortes, mise en scène unique à Paris, interprétation réunissant les noms aimés des Parisiens: André Bauge, Bach, Sim-Viva, Mitty, Monique Bert, etc...

Le public a répondu à notre effort: l'évolution est complète.

Maurice Lehmann



